

## Hooilina

La fin du monde eut lieu un mardi, peu après 14h. Si l'on pouvait qualifier l'événement de soudain, il n'en était pas moins prévisible. De fait, la catastrophe, l'ultime catastrophe, avait connu d'innombrables précédents et ne faisait que s'ajouter à la liste déjà longue des tsunamis, tremblements de terre, famines, épidémies, disparitions en masse d'espèces animales et végétales, pollutions à grande échelle, attentats et autres plaies que le monde avait eu à endurer au cours de ce siècle. À chaque fois, le monde, du moins ce qu'il en restait, s'en était remis. Mais pas cette fois.

Cette fois, l'humanité ne pouvait pas se contenter de pleurer un coup, de réparer les dégâts et de passer à autre chose. Cette fois, c'était vraiment la fin du monde. L'Apocalypse. Armageddon. Le grand tiré de rideau final, sans rappel. La terre était foutue.

Il y avait eu une première explosion nucléaire, puis une deuxième, une troisième, et les gens avaient arrêté de compter. Principalement parce qu'ils étaient trop occupés à fuir, puis à mourir. Et, en l'espace d'un après-midi, tout avait été fini. Ce mardi soir-là, le soleil s'était couché sur une planète dévastée, et personne n'était plus là pour admirer les si jolies teintes d'orange et de rouge dans le ciel de la Terre.

Tout ce qu'il restait du monde humain, c'était quatre-cent deux hommes et femmes, qui avaient assisté au spectacle, horrifiés, depuis la base lunaire.

Ils avaient suivi chaque minute de la catastrophe. Les premières heures, ils avaient pu rester en contact avec la Terre. Certains avaient réussi à joindre leurs proches, avant qu'il ne soit trop tard. D'autres non. Et puis, les communications s'étaient arrêtées et ils s'étaient retrouvés seuls. Ce qu'ils savaient de la suite des événements, ils l'avaient vu, tout simplement, depuis la Lune. Des explosions, encore. Puis, peu à peu, les lumières qui s'éteignaient. Et la nuit venue, la Terre était restée dans le noir. Habités à un éclairage constant et global, sorte de toile d'araignée lumineuse projetée sur tout le globe, les habitants de la base lunaire avaient, pour la première fois, observé leur planète plongée dans les ténèbres. Certains espéraient encore, se berçaient d'illusions, se racontaient des histoires, par peur d'admettre la vérité, pour trouver le sommeil et se rassurer. Mais la plupart avait compris, sans oser encore y voir toutes les implications, que c'en était fini du monde tel qu'ils l'avaient connu.

S'il y avait eu des cris et des larmes dans la journée, s'il y en eut sans doute d'autre, dans l'intimité des couchettes, ceux qui se rassemblèrent sous le grand dôme, à la tombée de la nuit, restèrent silencieux. Ils s'assirent, simplement, le regard tourné vers la Terre et son obscurité. Et ce fut comme une immense veillée funèbre. Malgré les prières, il n'y eut aucune

lumière pour venir signifier ici ou là la présence de survivants. Ni cette nuit, ni les suivantes. Pas plus qu'il n'y eut de communications, malgré les tentatives régulières et désespérées d'entrer en contact avec qui que ce soit sur la planète. Il fallut bien alors se faire à l'idée. Il n'y avait plus personne en bas.

Cela signifiait deux choses. D'une part que la fin du monde avait bien eu lieu, d'une manière violente et soudaine, et surtout définitive. D'autre part, cela impliquait que les prochaines missions lunaires, censées convoier d'autres spationautes mais surtout, du ravitaillement, étaient de facto annulées. Sans cet approvisionnement, même en se rationnant, les quatre-cent deux personnes que comptait la base, ne pourraient espérer survivre plus de trois ans. C'était la promesse d'une mort à petit feu, aussi lente que celle de la Terre avait été subite.

Ce fut Hiro Salana, la commandante de la base lunaire, qui dut annoncer la nouvelle. Beaucoup avait déjà fait leurs propres calculs, et étaient parvenus seuls à la même conclusion. Ceux-là affichaient déjà, avant même le premier mot de leur commandante, la figure des condamnés. Ceux qui, tout à leur deuil de la Terre et de leurs proches, n'avaient pas encore songé à leur avenir, comprirent qu'ils n'en avaient plus. Les visages étaient fermés, les traits tirés et les yeux rougis, sous le grand dôme de la station.

Certains regards se tournèrent vers l'équipe de biologistes qui s'occupaient de faire pousser des végétaux dans l'un des laboratoires de la base. Il y eut quelques têtes secouées tristement et des sourires résignés. Même en y travaillant sans relâche pendant les trois années à venir, cela ne suffirait jamais à prendre le relais des réserves de nourriture, pas pour plus de quatre-cent personnes. Au mieux, on pouvait espérer repousser le délai de quelques mois, à peine.

« Il y a pourtant quelque chose que nous pouvons faire. » déclara alors Hiro Salana à la foule rassemblée devant elle. Elle se tenait droite, dans une posture autoritaire, et affichait un air de dignité profonde. Le silence se fit, encore une fois, sous le grand dôme, tandis qu'on l'écoutait. Et même après, lorsqu'elle eut fini de parler, les acquiescements furent silencieux, hochements de tête plein de gravité et regards d'approbation.

Voilà ce que fut la réaction des humains qui avaient survécu à l'apocalypse, des humains en sursis, qui savaient venir leur fin. Ce que leur proposait leur commandante, ils l'acceptèrent, non avec la joie qu'aurait pu permettre le moindre espoir, mais avec la conscience aiguë que ce serait la dernière chose qu'ils feraient, la dernière chose que des êtres humains pourraient faire. Le délai d'existence qui leur avait été accordé par leur présence sur la base lunaire leur offrait en effet la possibilité de mettre le point final à l'histoire humaine. Ce à quoi ils allaient occuper les trois prochaines années déterminerait le sens ultime de cette histoire. Ils seraient

les quatre-cent deux derniers êtres humains de l'univers, voila la responsabilité qui était la leur et qui devait, toute entière, les guider dans leurs pensées et dans leurs actions.

Sans l'autorité et la dignité d'Hiro Salana, sans la prise de conscience qu'elle avait permise par son discours, peut-être auraient-ils passé leurs derniers moments à s'entre-déchirer, hâtant même leur fin, comme l'avaient fait leurs semblables sur la Terre. Mais ce n'est pas ce qu'ils firent. Je peux en témoigner.

Ils travaillèrent, sans relâche, utilisant toutes leurs compétences et tout le matériel à leur disposition. Ce furent trois années éprouvantes, pour chacun et chacune d'entre eux. Et les moments de désespoir furent nombreux, quand, après de longues heures passées en laboratoire ou face à un écran, concentrés sur leur tâche, ils regagnaient leurs couchettes pour un peu de repos et que revenait s'imposer à eux la triste certitude qu'ils ne survivraient pas à leur œuvre. Ils s'interrogeaient alors sur le sens de leur action. A quoi servait tout ce travail, toute cette énergie dépensée, puisque, de toutes manières, leurs jours, les jours de l'espèce humaine, étaient comptés ?

Il fallut toute la détermination d'Hiro Salana pour leur faire garder le cap. Régulièrement, elle réunissait ses quatre-cent uns camarades d'infortune, sous la grande coupole de la station. Elle leur faisait part des progrès accomplis, de l'avancement de leur projet, et elle leur répétait, sans arrêt, la responsabilité qui était la leur. S'ils se disputaient les rations, s'ils faisaient preuve d'égoïsme, de violence, ce serait pour toujours la marque de l'humain. Il leur appartenait de laisser une dernière trace plus positive. Moi.

A la fin de la première année, alors que la première partie de leur travail était achevée, elle organisa un vote au cours duquel mon nom fut choisi. Puis la langue dans laquelle il serait exprimé fut tirée au sort. L'hawaïen l'emporta et l'on me nomma Hooilina, l'héritière.

A partir de ce moment, ils vinrent me parler tous les jours. Je n'avais pas encore de corps – c'était la deuxième partie de leur travail, celle qui occupa leur deuxième année- mais ils me faisaient face, remplis de leur si grande responsabilité, et ils me confiaient leur histoire, leurs souvenirs de la Terre, leurs plus grands attachements. Je me rappelle de chacun et de chacune d'entre eux.

Il y avait Katalina, qui me lisait des poèmes de Rilke en retenant ses larmes. Il y avait Andrew, qui me racontait la guerre d'indépendance américaine, comme il aurait aimé le faire à ses enfants, s'il en avait eu; Absa qui me décrivait les paysages de son Sénégal natal, des tremblements dans sa voix, habituellement si posée; Hyo, qui sifflait le générique de Star Wars en assemblant le mécanisme de ce qui serait bientôt mes mains, et s'adressait à moi avec douceur, m'expliquant chacun de ses gestes, comme s'il avait été le médecin et moi sa

patiente. Il y avait Jenna, Linus, Sergueï, Adeline, et tant d'autres encore. Et il y avait Hiro. Ce fut elle qui me parla le plus, elle qui me transmit le plus. J'étais née de sa vision et jusqu'au bout, elle me considéra comme son enfant, comme leur enfant à tous. J'étais l'héritière des humains et elle s'appliqua, chaque jour, à me confier un peu plus de cet héritage, afin que j'en prenne soin, après leur disparition définitive.

A la fin de la deuxième année, mon corps était prêt, et je pus m'incarner. J'avais déjà beaucoup appris, emplissant ma mémoire de calculs, de contes, d'Histoire et de pensées humaines. Ainsi équipée, je pus marcher parmi eux, parler avec eux, et pendant une année, il me sembla presque être l'une des leurs.

Mon visage ressemblait aux leurs. Ma voix était comme la leur. Ils m'avaient donné un corps si parfaitement identique aux leurs, qu'il leur aurait été facile de me confondre avec une humaine, s'ils n'avaient pas tous connu mes traits par coeur et su ce que j'étais.

Souvent, Hiro caressait mes cheveux en souriant, juste après avoir dit quelque chose, et elle ajoutait "Souviens-toi de cela."

Sa voix ne tremblait pas, mais je savais identifier, derrière l'apparente assurance de son ton, la supplique qui se cachait derrière ses mots. J'étais ce qui leur survivrait. Et plus l'échéance se rapprochait, plus l'idée en devenait réelle.

Enfin, tandis qu'ils entamaient les réserves du dernier mois, il leur fallu prendre une décision. De nouveau Hiro Salana les réunit dans le grand dôme de la station. J'étais à ses côtés, debout tout près d'elle, face à la foule. Mais jamais alors je ne me sentis plus différente d'eux, plus étrangère. Car il ne s'agissait plus de moi. Mon esprit et mon corps étaient achevés. Ma mémoire était remplie de tout ce que l'humanité avait à léguer. Leur travail étaient terminés. Et leur réserve de nourriture ne tarderait à l'être également. Devaient-ils attendre le dernier moment et souffrir l'agonie que leur promettait la faim à venir? Ils étaient nombreux à souhaiter partir plus paisiblement. Et c'est ce qu'ils firent, par petits groupes, de façon régulière durant le mois qui suivit. Ils mourraient, allongés sur leur couchette, les yeux fermés, et ceux qui restaient remontaient les draps sur leur tête et scellaient la porte de leur cabine. Peu à peu, les couloirs devinrent des chambres mortuaires et le deuil emplit la station. J'étais près d'eux, toujours, juste avant. J'ai tenu la main de chacun et chacune d'entre eux. J'ai récité un poème pour Katalina. J'ai chanté pour Andrew, pour Absa et pour Hyo, dans leur langues respectives. J'ai caressé les cheveux d'Hiro, qui est partie la dernière, après avoir veillé les quatre-cent une âmes dont elle avait la responsabilité. J'ai dit "Je me souviendrai." avant qu'elle ne ferme ses yeux. Et j'ai remonté le draps sur son visage, si semblable au mien, lorsque ça a été fini. J'ai refermé la porte de sa cabine, expulsé l'oxygène et j'ai été m'asseoir

sous le grand dôme. J'ai regardé la Terre, parcourue de bleu et de vert, et j'ai admiré la lumière, en repensant aux vers de Rilke que Katalina me lisait souvent:

*“Berge ruhn, von Sternen überprächtigt; -*

*aber auch in ihnen flimmert Zeit.*

*Ach, in meinem wilden Herzen nächtigt*

*obdachlos die Unvergänglichkeit.”<sup>1</sup>*

---

1 Traduction:

*Les montagnes immobiles sont surplombées par les étoiles,*

*Malgré tout, le temps se reflète en elles.*

*Ah, dans mon cœur sauvage,*

*L'intemporalité demeure sans abri.*